

## Café Philo à la Maison Güth de HOSTE

Retour sur la séance du 28 mars 2019    Auteur : Jean-Yves Trépos

Document de synthèse comportant une bibliographie, rédigé à la demande des participants.

Nombre de présents : 26

**Sujet de la discussion : « Les croyances unissent-elles plus les hommes que le savoir ? »**

\*

\* \*

### Les présupposés

**\*Union ou désunion ?** Le premier présupposé nous amène à considérer que croyances et savoir sont effectivement des facteurs d'union entre les hommes, puisqu'on nous demande de discuter de leur degré de contribution à « l'union ». Ne sont-ils pas aussi, à des degrés divers, des facteurs de désunion, voire d'affrontement ?

**\*Croyances plutôt que savoir ?** Le deuxième présupposé nous suggère que les croyances, sans doute par leur facilité d'accès et leur imagerie, seraient plus rassembleuses que le savoir, plus aride et plus difficile. Mais ne pourrait-on pas inverser la question et douter de la solidité de ces rassemblements qui ne résistent guère à l'assaut du temps, à la différence du savoir scientifique ?

**\*Croyance dépréciée ?** Le troisième présupposé joue sur la connotation dépréciative de « croyance », bien moins honorable que savoir. Telle qu'elle est posée, la question semble émaner d'un philosophe blasé (que voulez-vous, les croyances unissent plus que le savoir et c'est bien dommage). Mais les croyances n'ont-elles pas quelque chose à apporter ?

**\*Pluralité ou singularité ?** Le quatrième présupposé tient à l'opposition entre le pluriel des croyances et le singulier du savoir. Admettons provisoirement qu'on ne puisse douter de la pluralité des croyances, ne faut-il pas également accepter l'idée d'une pluralité des savoirs, ne serait-ce que du point de vue de leur construction ?

**\*Union, réunion, unité ?** Le cinquième présupposé est nourri par le flou du verbe « unir » (conjugué ici au présent). S'agit-il d'unir (c'est-à-dire de produire un lien fort entre des êtres) ou de réunir (alors le lien peut être faible) ou d'établir des accords entre des humains ? Peut-être le rapport de « croyances » et de « savoir » au lien social n'est-il pas le même selon sa force. On voit bien que la confusion possible entre accord, consensus et héritage est au cœur de la réflexion ici.

**\*Et d'autres encore...** Et que dire de ces moteurs d'union qui ne sont pas envisagés ? Amour, expérience, n'ont-elles pas quelque contribution à apporter ?

### L'enjeu

Il s'agit de contribuer au repérage des fondements du lien social. A supposer qu'on établisse ici que croyance(s) et savoir(s) sont effectivement des matériaux contributifs au lien social, l'enjeu est à la fois d'en évaluer l'importance relative (notamment au regard de la nature du lien) et la compatibilité.

### Les concepts et les définitions

Croyance, Savoir, Union

#### \*Croyance

Concept qui a l'ambition de rendre compte à la fois de l'expérience sensible opératoire (je crois que le soleil que j'ai vu se lever ce matin, se lèvera encore demain) et de l'expérience sensible d'une transcendance comme l'expérience religieuse (je crois en un ou des dieux). Ce faisant, il laisse dans l'ombre les différences entre : croyances traditionnelles aussi efficaces que des

savoirs (la pharmacopée des Indiens d'Amazonie décrite par Lévi-Strauss dans *La Pensée Sauvage* ; dans une certaine mesure l'homéopathie) ; croyances défiant autant le bon sens que le savoir (toutes formes de superstitions) ; croyances religieuses étayées par une théologie ; foi procédant d'une expérience mystique (pouvant être rationalisée ensuite comme dans le pari de Pascal).

Quoiqu'il en soit, la croyance est d'abord une forme d'adhésion au réel qui très souvent opératoire, efficace et utile. Elle se rapproche de la notion de routine, qui subit aussi cette dévalorisation courante (la routine ferait de nous des êtres routiniers donc peu attentifs à la nouveauté), alors qu'elle est souvent une modalité remarquable de prise sur le monde (c'est un peu comme le pilote automatique d'un moyen de transport).

### **Quelques éléments à puiser dans les théories philosophiques**

L'un des premiers à mettre en tension croyance et savoir est Platon (voir dans la partie « le mythe du mois », le Mythe (ou l'allégorie) de la Caverne). Pour Platon, la discontinuité est absolue entre la *doxa* (l'opinion au sens de croyance) et l'*épistémè* (la science). On retrouvera plus loin cette notion de doxa qui a plusieurs sens (voir plus loin la note 13).

On trouve chez Spinoza une tentative pour définir à la fois une différence radicale entre, d'une part, la croyance comme « connaissance du premier genre » et le savoir et, d'autre part, une voie de passage entre les « passions gaies », qui unissent des humains parce que leurs corps sont en accord et les « notions communes » (on dit aujourd'hui : « le commun »), qui est une voie raisonnable (éthique et pratique) vers la sagesse <Voir : *Ethique*, III>.

En parallèle, il y a tout l'effort des théologiens (notamment chrétiens) pour associer fermement croyance et rationalité, comme deux modalités de la foi : l'une puisée au fond d'une relation personnelle et/ou collective à la transcendance, l'autre appuyée sur le raisonnement aristotélicien pour démontrer l'existence de dieu (c'est l'argument ontologique d'Anselme de Cantorbery<sup>1</sup>).

Kant, au XVIII<sup>e</sup> siècle, est celui qui va séparer radicalement ce qui relève du savoir (le connaissable) et ce qui relève de la croyance (l'inconnaissable). Les deux entreprises de pensée sont légitimes à condition de respecter leurs limites. Paradoxalement, en mettant fin à la confusion entre savoir et croyance, il met de côté le savoir afin d'obtenir une place pour la croyance<sup>2</sup>.

### **\*Savoir.**

Le concept est étroitement lié à l'exercice adéquat de la rationalité (le savoir c'est ce que j'obtiens en mettant en œuvre ma raison selon des procédures contrôlables et réitérables). L'emblème du savoir est le savoir scientifique, mais il subit lui-même une inflexion au cours de l'histoire de nos sociétés : longtemps conçu comme ce qui est acquis une fois pour toutes, il se voit relativisé par les révolutions scientifiques successives du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles (non seulement des découvertes sont abandonnées, tandis que d'autres sont devenues des cas particuliers, mais encore les modes de raisonnement sont impitoyablement remplacés : la physique newtonienne devient un cas particulier de la physique relativiste d'Einstein, qui elle-même est ensuite obligée de partager son territoire avec la physique quantique – l'infiniment grand revient à la première, l'infiniment petit à la seconde).

---

<sup>1</sup> On le remarque rarement, mais Anselme donne deux versions de l'argument ontologique qui n'ont pas tout à fait le même sens : une version « comparatiste » qui situe Dieu à l'extrémité du processus de pensée (Dieu est « *ce qui est tel que rien de plus grand ne peut être pensé* » - *Aliquid quo nihil majus cogitari possit*) puis une version « absolutiste » qui situe dieu au-delà de la pensée (Dieu est « *la chose plus grande que tout ce qui peut être pensé* » - *Quiddam majus quam cogitari possit*). Anselme de Cantorbéry, *L'argument ontologique comme preuve de l'existence de Dieu*, Paris, Cerf, 1986 [1077-1078].

<sup>2</sup> Plus exactement : « (...) *Je ne saurais donc admettre Dieu, la liberté et l'immortalité selon le besoin qu'en a ma raison dans son usage pratique nécessaire, sans repousser en même temps les prétentions de la raison pure à des vues transcendantes, car, pour atteindre à ces vues, il lui faut se servir de principes qui ne s'étendent en réalité qu'à des objets de l'expérience possible et qui, si on les applique à une chose qui ne peut être objet d'une expérience, la transforment réellement et toujours en phénomène, et déclarent ainsi impossible toute extension pratique de la raison pure. J'ai donc dû supprimer le savoir pour lui substituer la croyance.* », E. Kant, Préface à la 2<sup>e</sup> édition de *La Critique de la Raison Pure* [1787]

Cependant, on peut se demander s'il y a plusieurs types de rationalité et donc plusieurs types de savoirs : le « calcul » rationnel d'un homme politique, effectué sur la base de données scientifiques (issues de l'économie ou de la sociologie) est-il un savoir de même nature que celui qui lui a fourni ses données ? Le savoir-agir, le savoir-faire, le savoir-être sont-ils des savoirs ? Par ailleurs, se pose aussi la question du rationnel et du raisonnable : le raisonnable n'est-il pas un mode d'existence de la rationalité qui doit être pris en compte parfois comme plus adapté à une situation que le pur savoir scientifique ?

#### \*Union

Notons tout d'abord que quelque chose de subtil semble rattacher union et croyance : la religion, un terme forgé sur le verbe latin *religare* (= relier), est ce qui relie des croyants parce qu'elle leur offre un lien commun avec un dieu.

On a vu ci-dessus toutes les ambiguïtés du terme et la difficulté d'en faire un concept. Dans l'exercice philosophique classique, l'union sert d'abord à définir les rapports de l'âme et du corps (par exemple chez Descartes) et la notion ne migre vers la sphère du politique que chez les penseurs du Contrat Social (Rousseau) et leurs successeurs contemporains : l'union devient un concept dévolu à subsumer un certain type de lien social, différent d'autres comme on l'a vu plus haut (réunion, unité, rassemblement, foule, masse), mais alors l'union réelle suppose le Contrat social et une « Volonté générale » : le contrat social, union de contractants, produit une société politique, dans laquelle les divergences sont surmontées grâce à la raison.

Ce qui est en jeu avec « union » est donc une qualification du lien social. Et on peut imaginer d'approcher cette qualification par la force du lien (fort, faible<sup>3</sup>, circonstanciel<sup>4</sup>, conventionnel) ou par son contenu (lien de coopération<sup>5</sup>, lien de communion<sup>6</sup>).

Le problème est que dans notre sujet, l'union est le concept central : il faut donc observer comment « croyance(s) » et « savoir(s) » gravitent autour de lui et d'identifier d'éventuelles absences regrettables, comme « expérience(s) », voire « amour ».

### **Le réseau conceptuel**

(voir schéma en annexe)

Le réseau conceptuel retenu ici intègre la notion d'expérience parce qu'elle apporte une dimension absente des deux autres notions : elle renvoie à l'idée d'un vécu qu'on peut ou non partager (c'est de façon emblématique le cas des rescapés d'une expérience extrême, comme la déportation), non seulement avec ceux qui l'ont aussi « expérimenté », mais encore avec d'autres dont on cherche à obtenir le soutien, la participation, la prise de conscience.

\*Trois dimensions différencient ces notions au regard de l'éventuelle union qu'elles produiraient.

1/La dimension du rapport à l'objet qui distingue le rapport médiat qu'impose le savoir (j'ai un savoir sur l'objet par l'intermédiaire d'une formule, d'un algorithme) du rapport immédiat

---

<sup>3</sup> Le sociologue américain Mark Granovetter a montré que la distinction entre liens forts (interconnaissance de type domestique ou local) et liens faibles (contacts de service) pouvait être utilisée pour rendre compte des effets de la recherche d'emploi : il a conceptualisé « la force des liens faibles » lorsque qu'on est en recherche d'emploi dans un secteur industriel polyvalent (les liens forts étant plus performants en situation de mono-industrie). Granovetter M., *Le marché autrement*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000 [1973].

<sup>4</sup> Un lien circonstanciel peut être à la fois fort et éphémère : pendant que dure l'événement que nous vivons en commun, aucun être ne nous semble plus proche que cet autre que nous connaissions à peine avant et qui vit la même chose que nous ; et pourtant, soit parce qu'il est pénible de revivre en souvenir cet événement, soit parce qu'avec le recul il ne nous paraît plus si important, nous ne nous reverrons pas.

<sup>5</sup> On peut observer des degrés différents de coopération dans la vie quotidienne, depuis la coopération compétitive (« coopération »), qui marque une certaine défiance, jusqu'à la collaboration informelle (qui marque une confiance interpersonnelle forte) en passant par la coopération formelle (dans laquelle nous faisons confiance aux dispositifs pour passer outre aux divergences entre les personnes et permettre des alliances ou des compromis).

<sup>6</sup> Le lien de communion est celui auquel l'interprétation spontanée de la notion de croyance nous conduit le plus volontiers : il semble reposer davantage sur la connexion des inconscients que sur la communication des consciences, même si celle-ci est souvent là sur le mode de la justification.

qu'apportent la croyance et l'expérience. Mais cette immédiateté est fermée dans le cas de l'expérience : il s'agit d'un événement, d'un moment qui est d'emblée saturé ; tandis que l'objet de la croyance est potentiellement connecté à d'autres.

2/La dimension discursive oppose la discursivité perceptuelle<sup>7</sup> de l'expérience (le discours ne construit pas ou très partiellement la perception de l'événement vécu, il en rend compte plus ou moins bien – jusqu'à dire comme on l'entend souvent à la télévision : « y a pas de mots ! ») à la discursivité de la croyance et du savoir, où le discours est constitutif. Mais la discursivité du savoir engage des concepts, tandis que celle des croyances repose sur des associations libres de notions qui ont une fonction que l'on peut dire magique parce qu'elle supprime tout obstacle.

3/La dimension ontologique (celle qui concerne l'essence des êtres) oppose la croyance dont le fondement est l'éprouvé (c'est-à-dire une réalité qui n'est observable que si l'on y plonge et qui est difficile à justifier pour les extérieurs) au savoir et à l'expérience dont le statut ontologique est factuel, un factuel construit pour le savoir<sup>8</sup> et donné pour l'expérience.

\*Comment ces trois dimensions affectent-elles la question de l'union des humains ? Très sommairement, on voit que le savoir ne produit de l'union que par l'accord sur un objet qu'il faut établir, alors qu'il est déjà là dans les deux autres cas et donc plus aisément partageable. On voit aussi que l'expérience, par la difficulté de son expression discursive tend à ne produire l'union que par son caractère saisissant, frappant ou choquant<sup>9</sup>, alors que la discursivité des croyances et des savoirs permet d'établir des relations plus stables. Enfin, le statut ontologique de la croyance la tient à distance de tous ceux qui auront du mal à en voir la matérialité.

\*Un autre concept pourrait entrer dans le réseau : l'amour. Selon qu'il est amitié (*philia*), pure énergie (*éros*) ou don de soi (*agapè*), il ne déclenche par les mêmes liens entre les humains. Ce serait à creuser... avec respectivement Aristote<sup>10</sup> ; Platon et Freud<sup>11</sup> ; et Bultmann<sup>12</sup>.

## La discussion (esquisse)

\*La réponse spontanée

La discussion a montré la difficulté de ne pas réduire la notion de croyance à sa dimension religieuse, malgré les efforts faits par chacun pour dire en somme : je sais bien que ce n'est pas que ça, mais...

On pense donc spontanément au fanatisme religieux, qui peut drainer des foules, alors qu'on imagine la solitude du savant et le difficile témoignage de l'expérience des victimes d'un traumatisme. On peut concevoir que la circulation des croyances (entretenues et partagées sans élément probant) sur les réseaux sociaux numériques ajoute à cette première réponse un argument supplémentaire. Rien de plus rassembleur que de fausses nouvelles (« *fake news* »).

---

<sup>7</sup> Husserl a proposé une version de la notion d'expérience qui n'implique pas l'idée de passivité comme dans l'empirisme mais une idée d'intentionnalité et qui pourrait avoir l'air d'être une croyance : lorsque je fais l'expérience d'un objet, certes il m'est donné, mais sur le mode de la foi en son existence et je pourrai ensuite dire « c'est ainsi » (*so und so*), c'est-à-dire porter un jugement sur lui (voir : *Expérience et jugement*, Paris, PUF, 1970 [posthume : 1939]).

<sup>8</sup> Bachelard disait : « *Les faits [scientifiques] sont faits ou du moins refaits* ». Voir texte en annexe.

<sup>9</sup> On le voit bien avec l'affaire des selfies d'Auschwitz, que l'administration polonaise vient de révéler sur le mode de la mise en garde : faire un *selfie* alors qu'on est en équilibre sur les rails du camp (et le « partager » ensuite sur Instagram) est bien la tentative de partage d'une expérience qui n'a sans doute pas pour but de choquer, mais de signaler qu'« on y était » et qu'ainsi on témoigne à sa manière. Mais pour beaucoup de gens le « partager » de cette expérience est scandaleux, parce qu'il banalise l'expérience des déportés et exterminés. Pour d'autres, il est le triste symbole de l'individualisme compétitif contemporain.

<sup>10</sup> Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Paris, Vrin, 1983.

<sup>11</sup> Platon, *Phèdre*, Paris, Garnier, 1984 ; Freud S., *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1983 [1909-1911].

<sup>12</sup> Bultmann R., *Foi et compréhension, I*, Paris, Le Seuil, 1970 [1933].

Il faut essayer d'aller au-delà pour ne pas perdre de vue toutes les autres dimensions de la croyance. Voyons successivement trois configurations d'union produites par la croyance, le savoir et l'expérience.

\*Quelle union la croyance produit-elle ? On peut en voir deux états.

Elle est souvent précaire, surtout lorsqu'elle s'appuie sur des événements qui ne se réitérent pas.

Elle est solide quand elle est une doxa (une opinion héritée sans avoir été verbalisée comme héritée mais au contraire comme une nature<sup>13</sup>) : elle construit un groupe qui n'a pas besoin d'explicitement le principe de sa constitution.

Dans les deux cas, elle tend à se proclamer d'emblée comme éternelle : elle mobilise des « natures ».

Pourtant, il est des cas où la croyance héritée peut se dresser sur le chemin d'une science trop sûre d'elle : les bergers de Sellafield en Ecosse, sans prétendre en quelque manière en savoir plus que les scientifiques, ont mis en évidence les tergiversations des experts du nucléaire de la centrale voisine en s'appuyant sur leur connaissance empirique de leur univers de travail (leur « environnement » comme on dit très improprement). Ils ont constitué ainsi une union qui était tout sauf une collection d'intérêts (ils auraient plutôt eu intérêt à ne rien discuter, chacun d'eux ayant au moins un membre de sa famille employé par la centrale<sup>14</sup>).

\*Quelle union le savoir produit-il ?

C'est une communauté de vues qui s'assume d'emblée comme provisoire et comme définie par une méthode. Ici, c'est paradoxalement le caractère éphémère de l'union (dont il faut périodiquement inspecter les fondements) qui est un bon signal. L'union produite par le savoir scientifique peut exister malgré la distance entre les personnes (mais c'est aussi le cas des conglomerats d'individus qui suivent un même fil de discussion et partagent une croyance sur un réseau social numérique), elle n'exige d'eux rien d'autre que l'accord sur une vérité, tout en étant par ailleurs parfois fort différents (par exemple quant à tout un ensemble de croyances).

A ne pas confondre avec l'idée de « république des savants » ou d'engagement des intellectuels (depuis l'Affaire Dreyfus, en France) : c'est alors plus une notoriété due à une position de savant qui est mise au service d'une cause, qu'un savoir.

\*Quelle union l'expérience produit-elle ?

Puisque que je ne peux faire entrer dans mon expérience d'autres personnes, mais que je tiens à la leur montrer, il s'agira d'unions par solidarité ou par compassion.

\*On le voit : aucune union – de quelque nature qu'elle soit – ne peut se proclamer suffisamment durable pour être construite sur un seul principe (savoir, croyance ou expérience).

La discussion a aussi fait apparaître un paradoxe : il est des désunions qui pourraient être fécondes parce qu'elles déconstruisent des unions de façade. Ainsi, au sein d'un consensus (= ce qui unit des gens autour d'évidences partagées et devenues indiscutables, bien qu'on puisse difficilement dire ce qui les a rendues telles), peuvent surgir des voix divergentes, incapables de se constituer comme consensus mais qui fragilisent celui-ci et le fragmentent : un « dissensus » s'est installé, qui ressemble à une désunion et qui pourrait pourtant porter de nouveaux regroupements parce qu'il oblige à dire ce qui, jusque là, allait sans dire.

Il n'y a donc pas de réponse satisfaisante à la question telle qu'elle est posée : dès lors qu'on précise le type d'union qui est observée (selon le type de lien ou selon son contenu), l'affirmation d'une force d'assemblage produite par des croyances, qui serait supérieure à toute

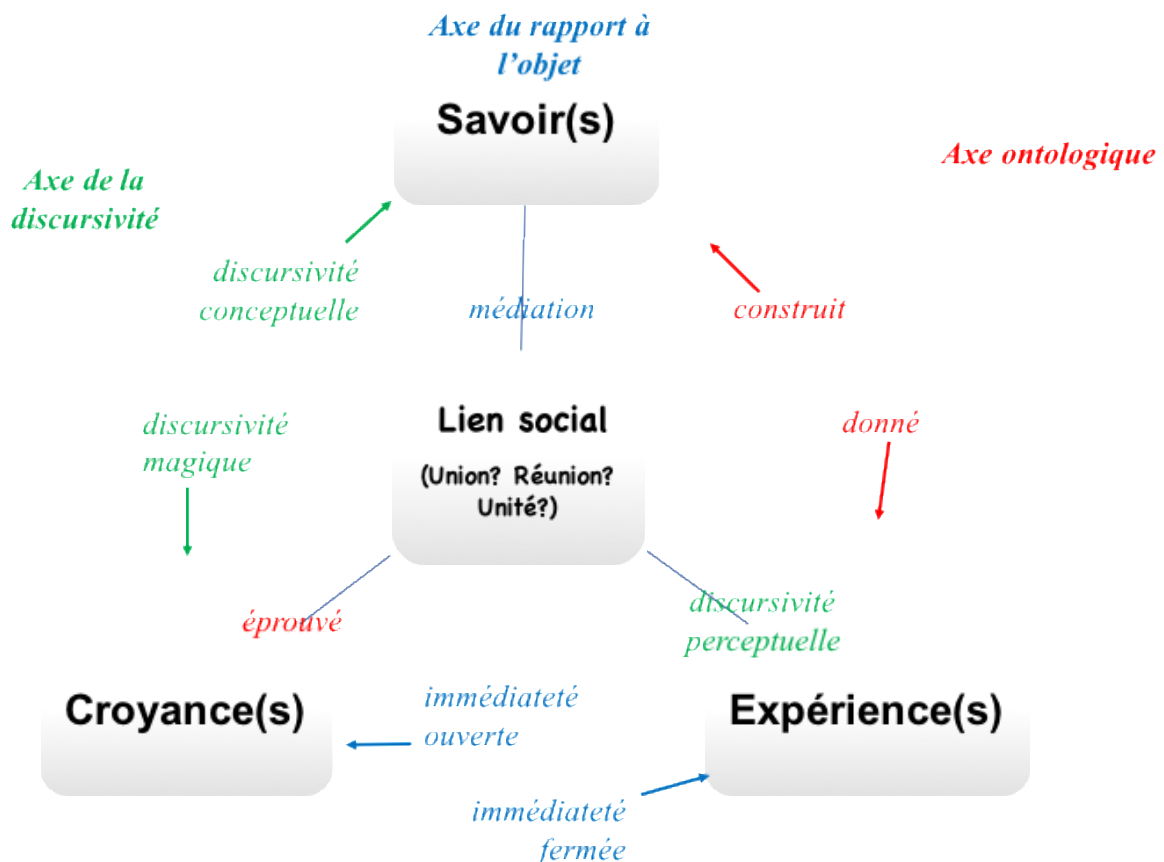
---

<sup>13</sup> Voir : J.-Y. Trépos, « Doxa ». In : M. Lecolle, B. Fleury, J. Walter (dir.), *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. Mis en ligne le 07 novembre 2016. Accès : <http://publictionnaire.humanum.fr/notice/doxa/>

<sup>14</sup> Analyse de Brian Wynne, sociologue britannique (non traduit).

autre n'est pas établie. Néanmoins, une croyance raisonnée, régulièrement évaluée, peut servir de guide pour des rassemblements de personnes.

## Annexe : le réseau conceptuel



Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, [1938] (en poche : 2000).  
 « (...) La science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion ; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion pense mal ; elle ne pense pas : elle traduit des besoins en connaissances. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. Il ne suffirait pas par exemple, de la rectifier sur des points particuliers, en maintenant, comme une sorte de morale provisoire, une connaissance vulgaire provisoire. L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit. »